

LES LIVRES

PIERRE LOUYS : le *Crépuscule des Nymphes*, édition collective originale avec bois de Jean Saint-Paul, 1 vol. éditions Montaigne. — **LES TROIS** : *l'Initiation de Reine Dermine*, roman, 4 vol. Fasquelle. — **VICTOR SNELL** : le *Cœur incomplet* et *l'Implacable pardon*, illustrations de Jean Varé, 1 vol. Société mutuelle d'édition.

M. Pierre Louys réunit et offre enfin au grand public cinq contes antiques, publiés il y a vingt ou trente ans séparément, et non pas devenus rares, mais tout de suite et volontairement introuvables. *Léda, ou la Louange des bienheureuses ténèbres* a paru en 1893, à cent vingt-cinq exemplaires; *Ariane, ou le Chemin de la paix éternelle*, et *la Maison sur le Nil*, en 1894, en deux plaquettes distinctes, avec le même tirage de cent vingt-cinq pour chacune; *Byblis changée en fontaine*, en 1898, à cent exemplaires; et il y avait bien eu quelques réimpressions, mais toujours en éditions de luxe. Enfin *Danaé* n'avait jamais encore paru en librairie, mais seulement dans le numéro de juillet 1895 du *Mercure de France*.

C'est un phénomène assez curieux que ce goût du tirage restreint, ou même de l'inedit, assez répandu à notre époque, mais qui lui est particulier. Ce n'est qu'après la mort de Mallarmé qu'on a donné une édition complète de ses poèmes. Presque tous les ouvrages de Paul Valéry ont d'abord été édités à petit nombre, et certains restent inaccessibles au public : par exemple, *la Jeune Parque* (quatre cent cinquante exemplaires); ce n'est que tout dernièrement qu'on a réuni dans *Variété* divers opuscules rarissimes et donné une édition courante d'*Eupalinos*, mais je crois que celle de *Charmes* est déjà épuisée. André Gide a souvent pratiqué ce bizarre usage, comme le montre la liste des éditions originales de ses ouvrages, insérée au catalogue de sa vente prochaine; il n'a jamais réimprimé les *Cahiers d'André Walter*. le livre

de son éclatant début, qui reste une de ses œuvres maîtresses. Le *Partage de midi*, un des plus beaux drames de Paul Claudel, a été tiré à deux ou trois cents. Claudel déclarait encore l'autre jour à M. Frédéric Lefèvre, des *Nouvelles littéraires*, qu'il n'en autoriserait jamais la réimpression, — du moins en français; car on en trouve des traductions en diverses langues étrangères. Mais si l'on veut avoir le texte, il faut guetter les exemplaires qui passent en vente de loin en loin et en payer un beaucoup plus qu'au poids de l'or, ou faire faire une copie manuscrite comme avant l'invention de l'imprimerie. C'est à ce dernier parti que je me suis résolu pour ma part, grâce à l'obligeance d'Adrien Mithouard, le regretté conseiller municipal et ancien directeur de la Bibliothèque de l'Occident, qui m'avait prêté le seul exemplaire qui lui restât de l'édition établie jadis par ses soins. Claudel se moque de Gutenberg, et l'auteur du *Partage de midi* n'est point partageux.

Il faut avouer qu'à certains moments les tirages limités ont répondu à la limitation du public capable de s'intéresser à ces écrits. Mais cette adaptation numériquement exacte était faussée par des tarifs prohibitifs, je veux dire que les lecteurs possibles étaient d'abord peu nombreux en effet, mais presque tous de condition modeste, par conséquent hors d'état de se procurer ces volumes qui coûtaient fort cher et devenaient de simples bibelots pour bibliophiles snobs ou spéculateurs. Encore s'explique-t-on à la rigueur que des auteurs difficiles n'aient pas voulu s'exposer à la disgrâce d'une mévente, avec pertes matérielles et mise au pilon finale, comme cela est advenu à la première édition du *Mariage de don Quichotte* de P.-J. Toulet, qui, depuis, a pris sa revanche. Les éditions restreintes ne sont pas une mauvaise opération commerciale; il y a des gens pour acheter systématiquement tout ce qui est rare, et je parierais que si l'on annonçait le plus pauvre almanach ou un cahier de papier blanc à soixante-quinze exemplaires, mais de mille francs chacun, la souscription serait couverte tout de suite. Au point de vue littéraire même, il y a une espèce de coquetterie quelquefois profitable à se dérober, au lieu de s'offrir, et certains écrivains suivaient vers les saules à la façon de Galatée. L'escrimerie, qui convient à une pensée difficilement saisissable, suscite l'ambition de la saisir chez toute une caté-

gorie de curieux, que des ouvertures auraient peut-être laissés indifférents.

Toutefois, si l'on comprend ces restrictions, cette fière dignité ou cette pudique adresse, chez des poètes vraiment hermétiques et ardens, pourquoi d'autres, parfaitement limpides et intelligibles pour tous, ont-ils adopté la même méthode? Pourquoi Heredia n'a-t-il pendant longtemps souffert d'être connu que par quelques sonnets épars, que les collégiens de ma génération copiaient encore de leur main au lieu de traduire de l'Homère ou de l'Horace? Pourquoi sa fille, Mme Gérard d'Houville, suit-elle l'exemple paternel en ce point, quand le recueil de ses vers aurait sûrement en librairie le même succès qui accueillit enfin les *Trophées*? Et pourquoi M. Pierre Louys s'attachait-il jusqu'à présent à nous priver de ces cinq contes du *Crépuscule des nymphes*?

Ce sont des variations sur des thèmes mythologiques, d'un grand charme et d'une raisonnable clarté, où rien n'arrêtera les lecteurs tant soit peu humanistes. Il est vrai qu'ils se raréfient et qu'on prévoit le temps où la *Belle Hélène* et *Orphée aux enfers* ne seront plus compris de spectateurs exclusivement adonnés à l'opérette du type anglo-saxon. M. Léon Bérard travaillait aussi pour Meilhae-Halévy et Offenbach; M. François Albert, pour le music-hall. Je crois pourtant qu'il restera encore des amateurs pour ces jolies pages de Pierre Louys, d'autant plus que les novices y rencontreront une bien séduisante occasion de s'initier sans grand effort aux mystères de la fable.

Est-il nécessaire d'avoir lu Ovide pour trouver du plaisir à cette *Byblis*? Non, certainement. Ceux qui se souviennent des *Métamorphoses* (ix, 8), constateront que la prose de Pierre Louys l'emporte ici de beaucoup sur les vers faciles du poète latin, et ils s'amuseront à relever les différences entre les deux scénarios. Chez Ovide, Byblis révèle son coupable amour à son frère Caunos, ou Caunos, par un intermédiaire officieux analogue à l'OEnone de Racine; et le jeune homme refuse, comme Hippolyte, avec indignation et mépris. C'est un beau trait, mais d'expression un peu ampoulée, et qui le paraît d'autant plus qu'Ovide avait complaisamment rappelé toutes les circonstances affénuantes que les exemples des dieux fournissaient à la pauvre Byblis. Pierre Louys n'aime pas beaucoup que la jeunesse se drape dans sa vertu et fasse des phrases de moraliste. C'est à la mère des deux jeunes gens

qu'il confie la tâche de les séparer, selon son rôle de gardienne du foyer et des traditions domestiques.

Dans les deux versions, Byblis, à force de pleurer, est également changée en fontaine. Mais combien Ovide paraît sec, expédiant ce dénouement en quelques vers sans émotion, à l'aide de métaphores presque ridicules! Ne compare-t-il pas les larmes de la fillette à la résine et au bitume? D'un mot seulement, il avait noté que rien ne pouvait plus lui arriver de mieux. Écoutons maintenant Pierre Louys : « Et voici qu'une larme gonflée emplit le coin de son œil gauche. Byblis n'avait jamais pleuré. Elle crut qu'elle allait mourir, et soupira, comme si un soulagement divin la secourait mystérieusement... Deux autres larmes naquirent... Elles atteignirent le pli de la bouche; une amertume délicieuse enivra l'enfant accablée... Une explosion de désespoir fit tomber le visage de Byblis dans ses mains; mais une telle abondance de larmes vint mouiller ses joues enflammées, qu'il lui sembla qu'elle sentait une source miraculeuse entraîner toutes ses souffrances comme des feuilles mortes sur l'eau d'un torrent... » N'est-ce point aussi gracieux que touchant, et vrai? L'auteur tout païen d'*Aphrodite* prouve que l'hédonisme n'exclut pas la sensibilité. Qui sait même s'il n'en est pas la condition? Les ascètes sont généralement durs et sans entrailles.

Léda, ou la Louange des bienheureuses ténébres, est un peu plus subtile. Conformément au mythe ancien, les amours de Léda, bieu comme le ciel nocturne, et du cygne lumineux blanc « comme l'idée même du ciel de midi », symbolisent l'union de la nuit et du jour. « Du symbole est né le symbole, dit le dieu du fleuve, et du symbole naîtra la Beauté. Elle est dans l'œuf bleu qui est sorti de toi. Depuis le commencement du monde on sait qu'elle s'appellera Hélène; et celui qui sera le dernier homme connaîtra qu'elle a existé. » Qui, si nos primaires n'y mettent ordre. Ce n'est pas tout. Après le cygne, qu'elle avait aimé dans une divine inconscience, est venu un indiscret et méchant satyre, qui a pris Léda sans mystère et malgré elle. « Tu as été pleine d'amour parce que tu as tout ignoré... Tu as été pleine de haine parce que tu as tout appris. C'est à la louange des bienheureuses ténébres... » Et, à la même louange, Mélandryon, le narrateur déclare à son auditoire féminin qu'il ne faut jamais expliquer les symboles.

parce que ce sont des formes qui ne cachent que l'invisible. « Nous savons qu'il y a dans ces arbres d'adorables nymphes enfermées, et pourtant quand le bûcheron les ouvre, l'hamdryade est déjà morte... C'est le reflet onduleux des sources qui est la vérité de la naiade. C'est l'une ou l'autre de vous qui est la vérité d'Aphrodite. Mais il ne faut pas le dire, il ne faut pas le savoir, il ne faut pas chercher à l'apprendre. Telle est la condition de l'amour et de la joie. »

Je n'en suis pas très convaincu, et il me semble même qu'il y a contradiction dans les termes. Sans doute, il existe aux temps primitifs et chez les êtres innocents des ténèbres, ou des candeurs, qui peuvent être dites bienheureuses et surtout fécondes. Les forces vitales agissent et croissent très bien en dehors de toute science. Mais cette ingénuité des premiers âges prend tout à la lettre et ne comporte de symbolisme que pour nous autres, tard venus. Pour ne pas expliquer les symboles, il faudrait d'abord s'abstenir du mot. Qui le prononce a par là même tout changé et inauguré l'ère périlleuse, mais passionnante, de la connaissance distincte. Est-ce à dire que le prestige doit nécessairement s'évanouir, en nous tant à jamais la joie et l'amour? Mais on peut admirer le symbole en le comprenant comme tel, et doubler son plaisir en contemplant d'un côté la réalité de l'arbre ou de la source, de l'autre la nymphe qui n'a pas moins d'attraits pour n'être qu'imaginaire. Je pense même que c'est ainsi qu'on parvient au stade supérieur où l'intellection parachève l'enchantement, chez les esprits complets. Très probablement, nous goûtons les mythologies beaucoup mieux depuis que la vérité n'en est plus tenue pour littérale, ce qui écarte les objections et permet de voir plus clairement en quoi elles sont vraies. Lucrèce ne supprimait pas précisément les dieux, mais voulait les rendre inoffensifs. Depuis que nous ne croyons plus lourdement à leur existence, au sens grossier du mot, nous ne les aimons que davantage, les aimant sans terreur. La grande lumière a sans doute ses dangers pour les yeux faibles et les esprits épais. Cependant, Pierre Louys devrait bien considérer que les ténèbres ne sont pas toujours bienheureuses, mais souvent hantées de visions sinistres.

Ariane, abandonnée par Thésée, déchirée par les Bacchantes, est conduite vers la paix éternelle par Dionysos Zagreus, dominateur des

ombres, qui lui persuade qu'il lui rend la vie et lui confère l'immortalité. « La vérité est qu'il l'anéantit, mais, par le seul récit des bonheurs futurs, ne lui avait-il pas donné plus de joies qu'il ne lui en promettait? Il vaut mieux donner la confiance que d'accomplir les serments, car l'espoir est plus doux que la conquête. — Le regret est plus doux que l'espoir. — Les femmes ne savent pas cela. » Plus doux? C'est peut-être beaucoup dire. Mais plus véridique assurément, encore qu'il ait parfois aussi le pouvoir d'embellir son objet. Au moins a-t-il une base réelle, qui le rend précieux aux âmes fortes, et l'illusion pure n'est que pour les autres. Danaë est de ces dernières, et déchante en cherchant vainement Zeus dans une pluie d'or monnayé. Enfin, la *Maison sur le Nil*, où il y a de merveilleux paysages d'Egypte, montre avec un tour d'ironie un peu cynique l'écueil des amours indiscretes. Au total, un livre délicieux, plein d'idées, de motifs à réflexions ou à rêveries, dont on s'étonne seulement qu'il se soit fait si longtemps attendre.

L'Initiation de Reine Dermine, roman anonyme et un peu antisémite, dû à trois auteurs qui ne se font pas connaître, raconte les mésaventures d'une petite juive d'Alger, qui vient à Paris pour être femme de lettres, et après quelques déceptions retournera en Algérie comme légitime épouse d'un riche commerçant. Il y a dans ce volume des croquis du monde littéraire assez amusants par endroits, très scabreux aussi, et même un peu diffamatoires. On croirait, à entendre ces trois anonymes, que presque tous les écrivains actuels ont de mauvaises mœurs, et que la critique est presque entièrement vénales. Il y a bien de l'exagération, et ce scepticisme cliché sent un peu sa province.

Le Cœur incomplet, de M. Victor Snell, autre roman de la vie littéraire, met en scène un bas-bleu, petite bourgeoise atteinte de graphomanie, qui ne recule devant aucun sacrifice pour se concilier la bienveillance de divers journalistes et placer sa copie. Ce petit récit ironique et légèrement fantaisiste est fort divertissant. Il n'y a pas moins d'esprit dans la nouvelle qui suit et qui s'intitule *l'Implacable pardon*, où un mari, pour avoir pardonné trop tôt à sa femme des torts imaginaires et l'avoir accablée maladroitement de sa grandeur d'âme, lui suggère de commettre réellement la faute qui justifiera enfin ce pardon prématuré.

PAUL SOURAY,